

Yves Levy, « L'homme du Jour : André Malraux », *Les Hommes du Jour*, 20 juin 1935.

Un grand souffle politique traverse la littérature française. Venu des lieux les plus éloignés, de tempéraments différents et parfois opposés, des écrivains aux talents les plus divers se rejoignent sur le terrain de la Révolution. Les uns adhèrent à un parti révolutionnaire, d'autres se satisfont de marquer leur sympathie pour les nouvelles doctrines sociales ; mais le même désir les anime de voir succéder à l'état capitaliste un régime socialiste ou anarchiste. André Gide, dont la réflexion est partie il y a plus de quarante ans du problème philosophique de la liberté, qui a ensuite reporté ce problème sur le plan pratique et affirmé qu'il n'y a de bonheur possible que contre les cadres moraux de la Société, intègre à son expérience ce fait nouveau : l'existence d'un État socialiste, et trouve en lui la solution d'un conflit qui lui paraissait éternel. Giono, qui exalte la vie (« j'ai écrit pour la vie, j'ai écrit la vie, j'ai voulu saouler tout le monde de vie »), condamne au nom de la vie le capitalisme parce qu'il engendre la guerre, honnit au nom du lyrisme le capitalisme, parce qu'il est fondé sur l'argent. Guéhenno a fait aussi la guerre ; il en est revenu sain et sauf, mais ses amis sont morts, qui avaient vingt ans comme lui. Sa conception sentimentale de l'homme (« nous ne sommes que les autres ») et : « on ne remplace pas les amis de la vingtième année ») lui fait haïr la guerre, qui détruit l'homme dans sa chair et dans la chair de ses amis, la guerre et le capitalisme à quoi elle est liée. Et Roman Rolland et Barbusse, et combien d'autres sont venus à la Révolution par tempérament, par réflexion ou par horreur des combats !

Parmi les jeunes écrivains, ceux de la génération de l'après-guerre, l'enthousiasme révolutionnaire n'est pas moins grand. Beaucoup de noms seraient à citer, dont le plus connu est sans doute celui de Louis Aragon ; il écrivait, il y a une douzaine d'années : « Comment aurions-nous accepté le sort communément heureux de nos contemporains qui ont puisé dans Auguste Comte cette tranquillité de rejeter définitivement les problèmes métaphysiques ? » Il prit naguère contact avec le communisme, et voici que l'influence qu'Auguste Comte n'a pu avoir sur son esprit, Marx l'a tout d'un coup exercée.

Dans cette si grande diversité de chemins qui tous mènent à la Révolution (et l'on n'en a indiqué ici qu'un fort petit nombre), celui d'André Malraux présente un intérêt singulier. C'est qu'André Malraux apparaît, plus que tout autre, comme l'héritier d'une longue tradition intellectuelle française.

Malraux s'intéresse passionnément à l'homme. Recherchant, dans *La Tentation de l'Occident*, quelle est la représentation que l'homme occidental a de lui-même, il constate que, depuis l'antiquité grecque, il se considère essentiellement comme une individualité autonome. Les moralistes antiques et particulièrement Socrate, la doctrine chrétienne dans la suite ont appris à l'homme à se soucier de son âme, à régler son action pour parvenir à donner à sa vie une unité présentée comme le bien le plus désirable, le plus élevé.

A l'époque moderne, c'est sans doute dans la littérature française que l'on retrouve le développement le plus admirable de la notion d'individu. Posé magistralement par Montaigne, le point de vue individualiste nourrit secrètement les diverses écoles littéraires qui se sont succédé en France ; et tandis qu'elles posaient des principes artistiques toujours nouveaux, c'est lui qui, dans l'ombre, profitait de ces apports successifs, se creusant, s'approfondissant pour arriver au point de perfection où il est parvenu dans ces dernières années, c'est lui aussi qui donnait son sens véritable à tout le mouvement littéraire. L'histoire de la littérature française, c'est l'histoire de la construction de l'individualisme.

Ce mouvement, qui commence avec les classiques, suit une progression remarquable. Ceux-ci posèrent les premiers principes de l'étude de l'homme. Ils examinèrent ses sentiments en les isolant, s'appliquèrent à les définir séparément. La construction du Moi commençait, logiquement par les fondations ; et en même temps que s'inaugurait la conquête psychologique du Moi, apparaissaient les premières tentatives de revendication du droit de l'individu sur le plan social avec Molière qui s'attaque aux excès du droit paternel, avec La Bruyère qui dénonce le scandale des avantages de la richesse et la misérable condition des sans-argent.

C'est sur le plan social que fut mené le combat dans le siècle suivant, avec Voltaire, le défenseur d'obscures victimes d'erreurs judiciaires. Le droit de l'individu à l'intérieur de la société fut posé comme un principe directeur par Rousseau, chez qui Kant vint le chercher pour l'élever à la hauteur d'un dogme transcendantal.

Cette lutte sur le plan social avait pourtant retardé le mouvement psychologique qui devait aboutir à la possession de l'homme par lui-même. Mais peut-être fallait-il le détacher de ses liens extérieurs avant d'entreprendre la tâche de le libérer intérieurement, détruire les chaînes sociales avant qu'on puisse abattre le social dans son esprit même.

Ce sont les romantiques qui reprirent brillamment cette quête de l'homme, ce sont eux qui ouvrirent la voie sur laquelle s'élança l'individualisme. Renonçant à la peinture des sentiments isolés, ils s'attaquent à l'homme lui-même, à l'homme total. L'homme n'est plus pour eux une crise amoureuse, un acte volontaire; c'est un être mêlé de conscient et d'inconscient, toujours original et incomparable et qu'il faut exprimer tout entier, dans sa puissance de force qui va, dans sa mélancolie d'âme atteinte du mal du siècle.

L'inquiétude humaine était posée, mais, catholiques et royalistes dans une monarchie catholique, les romantiques se consolèrent comme ils purent par l'espoir en Dieu.

Leurs successeurs n'eurent point ce dérivatif; le travail critique du siècle les détournait de la foi. Ils s'efforcèrent de trouver dans une attitude purement artistique une atmosphère qui leur permit de vivre. Ce mouvement de l'art pour l'art freina l'individualisme latent qui tendait à prendre forme définitivement. Il eut du moins cet heureux résultat d'isoler entièrement l'artiste du monde social. Et lorsque l'artiste se sentit de nouveau un homme et s'efforça de trouver des raisons de vivre, il restait seul en face de lui-même. C'est alors qu'il devient éthicien; aucune discipline extérieure ne lui étant plus accessible, il tâche à découvrir en lui le principe qui donnera à sa vie l'unité indispensable à l'homme qui pense sa vie. Il crée le culte du Moi; Barrès, qui fut le plus brillant des premiers prêtres de cette religion, plaça malheureusement le Moi dans un décor lorrain, et bientôt, escamotant le Moi, se satisfît du décor. Mais Nietzsche

fut un meilleur maître. C'est lui qui arma l'artiste-éthicien pour le grand combat contre ce qu'il portait en lui de liens moraux et sociaux. Gide fut le chantre de l'immoralisme ; Romain Rolland fit, non pas du lyrisme, mais l'exaltation du lyrisme. Le plus fort du combat se déroula sur le front familial; la famille et son oppression formèrent le sujet de nombreux romans.

La bataille fut ardemment menée et le Moi triompha.

C'est alors qu'apparaît la génération de l'après-guerre, à laquelle appartient Malraux. La lutte est terminée; le terrain est déblayé. Le Moi peut se donner libre carrière. Voici que naissent les mouvements d'avant-garde, au premier rang desquels se plaça le surréalisme.

Aucune contrainte n'existe plus ; l'artiste est absolument détaché de la société. Aussi n'est-ce pas en elle qu'il peut trouver son inspiration (il n'aurait pas été utile de lutter si longtemps contre elle), mais seulement en lui-même. « L'individualisme triomphant, écrivait Malraux, a tout anéanti sauf lui-même. » L'artiste perd alors, en même temps que toute contrainte extérieure, toute direction dans son effort. Il n'existe plus que par les images, les émotions qui montent jusqu'à sa conscience. « Le créateur... dédaignant même son expression du monde, nous propose des visions. » Ce sont ses visions qu'il décrit et en cela consista le surréalisme. Certains auteurs de cette école cherchèrent à enrichir cette donnée simple d'éléments moins purs. Mais il semble que Malraux, dans ses premières œuvres, ne chercha pas à dépasser ce stade parfait de la création libre. Il se soumettait entièrement à « la vie profonde, triomphe de l'incertitude ».

Mais il se lassa vite d'être « l'interprète d'une réalité provisoire », de ce monde essentiellement subjectif et presque incommunicable de la vie profonde qui formait le réel des surréalistes. C'est qu'il était animé d'un désir d'absolu, de ce désir d'absolu qui l'avait poussé à vouloir être absolument libre et qui subsistait ; le résultat de cette liberté entière aboutissait à une création totalement arbitraire, et c'est vraisemblablement ce qu'il ne pouvait supporter. Cet individualisme absolu, par le fait qu'il parvenait à

l'arbitraire, n'avait-il pas, en effet, manqué son but ? On avait voulu libérer entièrement le Moi, qui paraissait la seule valeur solide, mais, le Moi délivré, il fallait se rendre compte qu'il n'avait paru avoir une valeur que dans la tension qu'avait exigée la lutte ; c'est elle qui lui avait donné une direction, une importance. Maintenant il retombait, dégonflé ; cette Terre Promise était sans fleurs et sans fruits, on veut dire sans forme et sans direction. C'était le levier soudain privé de son point d'appui.

Cette désillusion menait à un désespoir d'autant plus entier qu'on avait commencé par tout détruire. On avait cru à la valeur du Moi et, dégoûté de lui-même, il se trouvait dans un isolement sans remède.

C'est alors qu'à vingt-cinq ans Malraux partit pour le Cambodge. Admirable geste de l'homme acculé à la faillite intellectuelle et qui rompt avec un passé inutilisable en passant soudain à l'action. Ce mouvement, qui des songes indécis rendait Malraux à la vie, fut le premier pas dans la voie qui devait l'amener au point où il est parvenu aujourd'hui.

Il s'était fait charger d'une mission archéologique. Il allait, dans la forêt vierge, parmi les Moïs insoumis, chercher des pierres sculptées dans les temples en ruines. Il rapporta des danseuses de pierre, ce qui lui valut de la prison, car ces pierres, qu'il était sans doute le premier archéologue à contempler, appartenaient par décret à l'Etat. Un groupe d'intellectuels français protesta alors assez énergiquement pour le faire libérer. C'est à cette occasion que René-Louis Doyon écrivit une lettre dont une phrase laisse imaginer avec quelle violence Malraux devait, avant son départ pour l'Indochine, se sentir isolé dans le monde. « Je ne suis pas, écrit-il, un ami d'André Malraux, qui n'en a point. »

Dans sa lutte contre la forêt et le danger, au Cambodge, puis dans l'atmosphère révolutionnaire lorsqu'il devint secrétaire du Kuo-Min-Tang en Cochinchine, puis à Canton [*sic*], Malraux découvrit en lui une puissance d'action, une énergie qui redonna un sens à sa vie.

Mais il était trop intellectuel pour se contenter de vivre, il lui fallait penser sa vie, et la penser de façon nouvelle. La confrontation de la pensée orientale avec la pensée occidentale lui fournit les éléments de cette reconstruction. Il comprit que celle-ci était animée d'un individualisme profond et qu'elle était parvenue à son sommet dans le monde contemporain; il comprit que la vue dernière de la civilisation européenne sur l'homme, c'est de le concevoir comme un être isolé et capable d'action, une puissance qui cherche à s'employer dans un monde qui lui est étranger; mais cela entraîne pour l'Occident un double désespoir, celui de la solitude et celui de savoir que son action est vaine, puisqu'il ne peut rien acquérir et reste, en définitive, réduit à son monologue éternel. Une troisième cause de désespoir vient se superposer aux autres : c'est la conscience de l'écoulement inévitable du temps, du vieillissement continu qui affaiblit sans cesse la puissance d'action qui peut seule le tirer de la solitude. (« Le temps se développe en moi comme un cancer », dit Perken dans *La Voie royale*.) L'Oriental, au contraire, se considère comme un fragment du monde; il ne cherche point de penser sa vie, mais seulement de jouir avec le plus de raffinement possible des sensations que peut lui procurer le monde, avec lequel il se sent sentimentalement en communion. «Quiconque se laisse diriger par l'esprit, dit le docteur chinois de *La Tentation de l'Occident*, ne vivra plus que pour lui et par lui. Il n'est pas de plus funeste parure. Nous voulons ne pas prendre conscience de nous-mêmes en tant qu'individus. L'action de notre esprit est d'éprouver lucidement notre qualité fragmentaire et de tirer de cette sensation celle de l'Univers... car la suprême beauté d'une civilisation raffinée, c'est une attentive inculture du moi.»

Malraux, qui avait repris contact avec le monde et pour qui se posait donc avec acuité le problème des rapports de l'homme et du monde, possédait dès lors les éléments qui allaient lui permettre de trouver une solution. Il fallait que son action aboutît à une communion sentimentale avec le monde ; elle l'affranchirait ainsi du désespoir de la solitude, ainsi son action cesserait d'être vaine, et ne recherchant plus l'action pour l'action, il ne souffrirait plus de la crainte d'apercevoir le déclin de son énergie. La communion avec le monde bourgeois individualiste ne pouvait que le

ramener à l'état d'où il était parti et qu'il voulait fuir. Mais un nouveau monde est en gestation : c'est pour celui-ci qu'il opte, pour l'univers socialiste qui sera la réalité sociale de demain, qui est aujourd'hui la réalité révolutionnaire. C'est dans l'effort révolutionnaire de ceux qui veulent créer ce nouvel état de choses qu'il trouve la forme de la communion qu'il cherche : la fraternité virile de ceux qui travaillent au service d'un même idéal.

La manière détournée dont Malraux parvient au communisme a pu faire douter de sa sincérité. On ne veut pas dire de sa sincérité envers le communisme ; tout homme, et même (et surtout) le prolétaire n'adhère au communisme que par des raisons personnelles, et seuls les esprits bornés peuvent s'y rattacher par pur amour du marxisme, car Marx a expliqué le sens nécessaire de l'évolution historique, mais il n'apporte pas de raisons valables de préférer tel moment de cette évolution à un autre ; des raisons, chacun en découvre qui sont valables pour lui. Mais Malraux ne se dupe-t-il pas lui-même lorsqu'il se déclare communiste ? C'est là une grave question, car si Malraux n'est communiste que par une confusion d'idées, l'exemple qu'il donne est sans valeur et il faut chercher une autre solution que la sienne pour résoudre le problème qui se pose à la pensée occidentale parvenue à son degré de perfection.

Il a semblé à quelques-uns que Malraux n'a adhéré au communisme que parce qu'il trouvait ainsi à employer son besoin d'action. Il serait, en réalité, révolutionnaire, il serait le type du révolutionnaire permanent, c'est-à-dire de l'anarchiste.

C'est mal poser la question. Lorsque Malraux parti pour l'Indochine, il donnait une solution à un problème individuel. Lorsqu'il fait une profession de foi communiste, il ne cherche plus une solution à un problème individuel ; ce qu'il y a de remarquable en lui, c'est qu'il ne considère plus alors en lui que le représentant de l'esprit occidental et c'est non pas pour lui, mais pour l'esprit qu'il cherche une solution. L'esprit occidental est à l'extrême de son évolution ; le lien unissant l'individu à la société se trouve définitivement rompu ; le porteur du message grec, l'artiste, est acculé au désespoir, car son rôle est terminé.

L'esprit va-t-il périr avec lui ? Non, l'esprit ne peut disparaître, « car tout homme s'efforce de penser sa vie, qu'il le veuille ou non. » L'esprit survivra donc, mais

transformé, puisque, sous la forme à laquelle il est parvenu, il est, ayant perdu tout contact avec la vie, se trouvant à un point qui ne peut être dépassé, condamné à mort. Cet esprit nouveau qui va animer le monde, cet esprit réintégré dans la vie, c'est là ce que Malraux recherche à présent. Maintenir en soi l'esprit ancien, qu'un effort plusieurs fois séculaire a formé, c'est s'instituer conservateur de musée, c'est se retrancher du nombre des vivants, c'est renoncer à être un homme; aussi Malraux veut-il rompre avec son passé, rompre avec cette tradition dont il fut un des derniers représentants, car il refuse de cesser d'être un homme.

D'où cette contradiction qu'on relève en lui ; il fut un des apôtres de l'individualisme finissant ; il veut être un des premiers chantres de l'esprit futur. Que cette transformation ne soit pas compréhensible pour certains, c'est ce qui ne saurait étonner ; on imagine difficilement que celui qui a touché à l'absolu, cet absolu fût-il construit de négations accumulées, on imagine difficilement que cet homme qui a atteint à l'inhumain, consente de redescendre parmi les hommes. Mais pour l'artiste lui-même, il ne fut pas aisé de dépouiller le vieil homme. « Il est difficile d'être homme » écrit-il aujourd'hui. Ce qui laisse penser que dans son cœur il n'est pas encore détaché de ce qui fut sa vérité d'hier. C'est qu'il est pénible de se surmonter, et peut-être Malraux n'y parviendra-t-il jamais entièrement. Mais ce que le cœur n'accepte pas encore, cet abandon de désespoirs qui lui sont chers, l'esprit l'a jugé nécessaire. Triomphera-t-il de la résistance qui lui est opposée ? Cela est à souhaiter, pour que l'artiste en Malraux ne soit pas écrasé sous le poids d'un conflit interne qu'il n'aurait peut-être pas le courage d'exprimer. Quoi qu'il en soit, la signification spirituelle de Malraux demeurera. Il est celui qui clôt une longue période intellectuelle, qui ferme le livre de la sagesse individualiste et ouvre un nouveau livre sur les pages blanches duquel il veut tracer les premiers caractères.